

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



La fin dernière d'un Premier ministre anglais.

UN DUEL AU FROMAGE

LES PISTOLETS A PIERRE

Justin Daycard était un ancien sous-officier de l'armée d'Afrique ; il avait participé, au milieu de la bagarre générale, à la prise d'Alger, qui venait d'avoir lieu tout récemment. Revenu dans ses foyers après un séjour de quelques mois seulement en Algérie, il entra dans les douanes et fut presque aussitôt envoyé dans l'un des postes isolés des bords de l'Océan, dépendant de la section de la Gironde.

Là, il s'était lié d'amitié avec un de ses compatriotes, faisant également partie du poste ; ce nouveau camarade s'appelait Lavigne. Il avait été marin et avait séjourné, pendant l'un de ses nombreux voyages, dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, ainsi que sur les bords du canal de Mozambique.

Les deux amis étaient d'infatigables chasseurs, il paraît, et, ne pouvant se livrer à leur plaisir effectivement, ils s'en consolait en se racontant mutuellement leurs différentes prouesses et leurs hauts faits en saint Hubert.

Donc, par un beau soir d'été, alors que, sous leurs pieds, la mer bleue berçait dans ses flots nonchalants le ciel tout étoilé, les deux amis devisaient, assis sur un banc devant la poste, et se rappelaient, avec des soupirs mêlés de regrets, leurs belles nuits passées sous le ciel africain. Une fois lancés sur le chapitre des souvenirs, ils firent défiler une à une leurs joies du temps jadis ; et, comme ils n'avaient sur la métaphysique du globe qu'une notion vague, parsemée de pas mal de lacunes, il leur suffisait de se dire qu'ils avaient chassé tous deux sous les zones africaines, pour être persuadés que, peut-être sans s'en douter, ils s'étaient approchés de très près dans leurs pérégrinations avant de se connaître.

Les malheureux ! en parlant ainsi, l'un songeait à l'Algérie, et l'autre à l'Afrique du Cap.

Bientôt, ils en vinrent à parler de leurs parties de chasse :

—Moi, en Afrique, j'ai souvent chassé le chacal, dit Daycard, le soldat qui avait pris Alger.

—Moi, quand j'étais en Afrique, répondit Lavigne, le marin qui était allé au Cap, je m'amusais à chasser l'hyène.

—Parbleu ! moi aussi, j'ai chassé l'hyène, reprit Daycard, piqué au vif, et le lion donc ?

—Le lion !... Belle affaire que de chasser le lion, répliqua Lavigne. Nos belles chasses, à nous, c'était à l'éléphant.

—Ah ! pardon, interrompit Daycard, en Afrique, il n'y a pas d'éléphants.

—Il n'y a pas d'éléphants en Afrique ? et depuis quand ?

—Parce que je te dis qu'il n'y en a pas. Voilà tout.

Bref, là-dessus une querelle s'engage, l'un ne songeant qu'à l'Afrique française où, en effet, il n'y a pas d'éléphants ; l'autre ne pensant, au contraire, qu'à l'Afrique du Cap, dont l'intérieur produit un grand nombre de ces superbes animaux, chacun soutenant son dire, s'animent, s'emportant. Enfin, des explications, on en vint aux injures ; les injures ne les persuadant pas encore, on alla plus loin, si bien qu'une gifle sonore se répercuta tout à coup, dans le silence de la nuit : c'était ce pauvre Justin Daycard, qui l'avait reçu. Le poste qui sommeillait en fut réveillé du coup. La question des éléphants n'était pas vidée, mais Daycard avait été souffleté : c'était grave.

Bien grave, certes, car Daycard était le supérieur de son antagoniste ; mais il avait dit aussitôt, en voyant les hommes accourir :

—Rassure-toi, je ne porterai pas de plainte contre toi ; seulement, il faut que tu m'en rendes raison, parce que, vois-tu, un soldat ne peut pas garder un pareil affront.

Naturellement Lavigne, qui était aussi un brave cœur, quoiqu'il eût l'éléphant tenace, accepta l'arrangement, et le lendemain ils se rendirent tous deux à Bordeaux pour avoir des témoins, n'ayant pas voulu engager la responsabilité des hommes que Daycard avait sous ses ordres.

Ils trouvèrent bien vite quatre camarades qui acceptèrent la mission ; seulement, quand les quatre témoins se furent concertés, ils convinrent d'un commun accord qu'ils devaient à tout prix éviter l'effusion du sang entre ces deux braves garçons, qu'une erreur d'histoire naturelle avait si malheureusement divisés.

Une excuse pouvait tout arranger avec les dispositions que manifestaient les adversaires, me direz-vous ?

Erreur, le préjugé était aussi irrémédiable que s'il s'était agi de deux ennemis mortels.

Enfin, voyant leur détermination bien arrêtée, les témoins prirent un rendez-vous se réservant *in pello* de rendre le duel aussi peu dangereux que possible entre ces deux amis.

Le lendemain, à l'heure dite, les témoins et les adversaires étaient sur le terrain. On devait se battre au pistolet : deux pistolets à pierre, vieux ronfleurs, décrochés de quelque panoplie fournie par les guerres de l'Empire, et qui, s'ils n'étaient pas dangereux comme justesse, n'en étaient pas moins effrayants comme calibre ; on avait pris ce qu'on avait trouvé.

Sur le terrain, les témoins chargèrent gravement les armes ; cependant, ils avaient l'air tous les quatre de méditer quelque coup étrange.

A combien de pas veux-tu que nous nous

battions ? demanda Lavigne à son adversaire.

—Oh ! cela n'est égal, répondit placidement celui-ci ; vois, toi, pourvu que ce ne soit pas plus de quinze pas...

—Mais dis toi-même, ce n'est pas avec moi, je pense, que tu vas te gêner.

—Eh bien ! à quinze pas, fit Daycard, c'est assez loin, parce que, vois-tu, si nous nous blessions seulement, cela pourrait nous gêner pour le restant de nos jours ; tandis qu'à cette distance, il est plus probable que celui qui sera touché restera sur le coup, et alors cela sera moins embarrassant pour nos familles.

—Ah ! fit Lavigne avec enthousiasme, tu es bien mon supérieur, tu as toujours raison et tu penses à tout.

Quand on eut placé ces deux braves, il s'éleva entre eux une discussion étonnante sur la question de savoir quel serait celui des deux qui tirerait le premier.

Un des seconds voulut imposer la voie du sort, mais alors Lavigne prenant la parole :

—Il n'est pas juste, dit-il d'un air courtois, que ce soit moi qui tire le premier, puisque j'ai tous les torts ; c'est à Justin à commencer.

—Mais pas du tout, s'empressa de répondre celui-ci, je ne veux pas de ça, par exemple ! car, si je tire le premier et que je te tue !...

—Eh bien ! après !... répondit à son tour Lavigne, avec un stoïcisme dépourvu d'artifice.

—Comment, après ? mais c'est que, si tu es mort, je ne pourrai plus essayer ton feu. A cette époque, cette belle expression *d'essayer le feu* était déjà familière.

—Voyons, continua Daycard, si, pour arranger tout pour le mieux, nous tirions tous les deux à la fois, hein ?

—Comme tu voudras, fit Lavigne, ce n'est pas moi qui dirai jamais non à tout ce que tu proposes.

Ils se mirent donc en position.

—Une, deux, trois ! fit un témoin. Les deux coups partirent en même temps, et en même temps aussi les deux combattants s'écrièrent :

—Touché !...

Et tous deux portèrent instinctivement la main gauche à la poitrine comme pour y chercher la blessure... Néanmoins, ils étaient restés debouts, ni l'un ni l'autre n'avaient autrement bronché, et pas une goutte de sang n'avait coulé.

Les témoins se mordaient les lèvres.

Les deux adversaires, de très bonne foi, ne pouvaient rien comprendre à tout ce qui se passait, et pourtant ils s'étaient sentis réellement atteints en pleine poitrine.

Tout à coup, on les vit tous les deux fixer leurs regards sur le sable, puis se baisser tour à tour et ramasser quelque chose à leurs pieds ; ce quelque chose était les projectiles, les balles ; seulement elles étaient en liège.

Il y eut un instant de silence.

—Ah ça ! vous autres, dit tout à coup Lavigne, en s'adressant aux témoins, d'une voix formidable, vous nous prenez donc pour des lâches !...

Les témoins ne riaient plus.

Cependant, ils cherchèrent à les calmer, en leur expliquant comme quoi ils seraient à l'instant tous deux sur le terrain, si, au lieu de balles de liège, elles avaient été en plomb. D'ailleurs, ajouta l'orateur de la bande, nous convenons de nos torts, mais, si vous voulez recommencer...